

Jean-Pierre Bianchi

Les belles images



Pierre d'écriture

Je n'ai pas toujours été comme ça. Aussi ours, aussi asocial. Un vieil original qui vit en marge, qui ne s'intéresse plus à rien, qui n'est plus jamais au courant de rien...

Il y avait une époque où je suivais l'actualité de près. Je pouvais mentionner avec précision combien il y avait eu de morts dans le tremblement de terre qui venait de se produire en Algérie, quel acteur célèbre avait monté les marches du festival de Cannes, quel club de foot était champion de France, contre quel projet de loi du gouvernement se battaient les syndicats, bref, j'étais parfaitement intégré... J'avais un avis sur tout, ou

presque. Les discussions avec les collègues au boulot étaient souvent animées. On avait nos positions, on y tenait, on les défendait. En famille aussi on discutait de l'actualité, moins c'est vrai, mais un peu tout de même. C'est à dire qu'en famille on n'avait pas beaucoup le temps de discuter parce qu'il fallait être devant la télé pour le journal télévisé de vingt heures. Et chaque soir, alors qu'on digérait tranquillement notre repas familial, le présentateur nous délivrait notre ration quotidienne de morts, de blessés, d'attentats suicide, de scandales, de guerres, d'épidémies et de marées noires. C'était fou ce qu'on pouvait mourir sur terre, ce qu'on pouvait souffrir, ce qu'on pouvait endurer. On s'attristait, on s'indignait, on compatissait. Heureusement, les infos se terminaient souvent par des sujets plus légers : telle ou telle actrice qui venait faire la promo de son dernier film, telle ou telle fête de quartier qui avait été si sympathique, telle ou telle initiative qui avait remporté tellement de succès. Allez, tout espoir n'était pas totalement perdu, il ne fallait pas désespérer de l'humanité...C'était une transition heureuse avec la pub dont on allait nous abreuver pendant de longues minutes avant la météo, les

précieuses et indispensables nouvelles du ciel, après la météo, avant et après les annonces des programmes à venir et à ne rater sous aucun prétexte, avant et après de mini-reportages sans intérêt. Au total, chaque soir, on en avait à peu près pour une demi-heure. Mais on attendait le film, on se détendait dans notre salon bien confortable, les doigts de pied en éventail, et on ne trouvait pas le temps long finalement... Tout cela faisait partie de notre quotidien. On n'y pensait plus vraiment. On n'en profitait même pas pour parler. Non. On regardait les images, comme fascinés. De temps en temps, on râlait bien un peu, mais pour la forme finalement, et de moins en moins. La vérité, c'est qu'on finissait par y prendre goût sans pour autant oser se l'avouer. Ce devait être une sorte d'accoutumance au point que les doses pouvaient régulièrement augmenter sans que cela n'occasionne chez nous de sentiment de gêne, de rejet ou d'irritation... Au fond, j'étais peut-être bien mûr pour la nuit des publivores. Il y a quelques années, lorsque j'avais appris l'existence de cette manifestation saugrenue, je m'étais demandé comment les cinglés qui participaient à ce genre d'événement pouvaient de leur plein gré et sans

aucune rémunération accepter d'aller s'enfermer toute une nuit dans un cinéma pour se gaver de court-métrages publicitaires, les uns à la suite des autres, sans répit aucun et sans le moindre espoir d'accéder à un autre programme plus réjouissant : comment cela pouvait-il exister ? Comment l'immense salle du Rex à Paris pouvait-elle se remplir pour un truc pareil ? Comment les gens pouvaient-ils faire la queue des heures sur le trottoir pour assister à ça ? Aujourd'hui, non seulement je ne trouvais plus cela aussi saugrenu, mais j'en étais presque à me demander s'il ne faudrait pas qu'un jour j'essaie à mon tour... Y'a que les imbéciles qui changent pas d'avis : C'est toujours un peu dérisoire de se dire ça mais ça rassure...

*

Il en allait de même pour le fatras de magazines, de prospectus qu'on recevait quotidiennement à la maison. Sur la table de la salle à manger, en buvant notre café, on feuilletait tous ces catalogues qui regorgeaient de photos

représentant des gens heureux, beaux, éclatant de santé, de filles magnifiques, de coins paradisiaques. A peine le thermomètre avait-il remonté, à peine le soleil avait-il remontré le bout de son museau, à peine les jours avaient-ils un tant soit peu rallongé que c'était reparti : une escouade de belles jeunes filles à la peau de pain d'épice nous présentaient la nouvelle collection de maillots de bain pour l'été et nous invitaient à venir les rejoindre sur leurs plages tropicales du bout du monde où il fait toujours beau et toujours chaud et où tout le monde est toujours heureux. Ah, les beaux jours ! Il fallait en profiter ! Se ruer sur la première grande surface venue et remplir son caddie d'arbustes en pot, de sachets de graines, et de splendides fleurs printanières qu'on replanterait en famille par un beau week-end ensoleillé dans son jardin si coquet... Et puis, penser aux prochaines vacances : quelles destinations enchanteresses réjouiraient-elles nos cœurs d'une si délicieuse attente ? On pouvait même payer à tempérament. Pourquoi s'en priver ? Et puis, si l'on avait le sens des affaires, il fallait sauter sur les occasions lorsqu'elles se présentaient, ne pas laisser passer les mirifiques promotions qui étalaient

leurs gros chiffres alléchants : le dieu comptable veillait sur ses fidèles. Il fallait être Malin, Rusé, Opportuniste. Bon gestionnaire. Économiser, Payer moins pour avoir Plus, faire des Affaires. Du désir, de l'Argent, de l'argent, du Désir...

*

Oui, le désir, c'est bien de cela qu'il s'agit : du désir, j'en éprouvais de temps à autre pour ces créatures en quadrichromie qui s'offraient à mon regard un peu absent, aguichantes avec leur décolletés pigeonnants, leurs poitrines conquérantes, leurs longues cuisses fuselées...

Comme ce soir-là où j'étais rentré plus tôt que d'habitude du boulot après une réunion sans intérêt qui avait très vite avorté. J'avais croisé le voisin et j'avais échangé avec lui quelques mots, par politesse :

— Qu'est-ce qu'il a fait beau aujourd'hui...

— Oh, que oui, froid, d'accord, mais beau. C'est tout de même plus agréable que quand il pleut, on a beau dire...

— C'est sûr, moi je préfère le temps sec, froid et sec, comme à la montagne...

— Ah, ben moi, c'est pareil, seulement par ici, ça arrive pas trop souvent...

— C'est bien pour ça qu'il faut en profiter !

— Et vous avez vu comme les jours ont rallongé ?

— Oh, oui, c'est incroyable comme ça sent le printemps, en quelques jours de temps...

Seul rentré du boulot, le premier pour une fois. Les enfants n'étaient pas encore revenus de l'école ; ma femme, toujours à son travail. J'avais ramassé le courrier dans la boîte au lettre, posé tout ça sur la table et j'étais allé dans la cuisine me préparer une petite tasse de café. Je m'étais assis lourdement à ma place habituelle , vidé, mon niveau énergétique proche du néant absolu... J'avais coupé en deux un morceau de sucre et j'avais mis une des deux moitiés dans ma tasse. Je remuais machinalement avec ma petite cuillère spéciale expresso, l'air absent, en mettant d'un côté le courrier et de l'autre la pub. Il n'y avait que des factures, abonnements aux chaînes câblées, forfait de téléphone portable, forfait

Internet... C'était d'ailleurs rare qu'il y ait autre chose que des factures. Aussi je passai bien vite aux catalogues que je commençai à feuilleter distraitement en buvant la première gorgée de café réchauffé. Dans le premier, c'était plein de promos sur les salons de jardin, les parasols... Le second nous promettait des réductions de cinquante pour cent à valoir sur nos prochains achats de crèmes Taille-Fine et divers autres produits destinés à nous régaler tout en devenant nos meilleurs alliés pour perdre du poids. Acheter plus, payer moins, manger plus, grossir moins. Y'avait une certaine logique au fond...

*

C'est le troisième catalogue qui a provoqué en moi ce trouble que je connaissais si bien. Je venais d'avaler la dernière gorgée de café et je raclais le fond de la tasse avec la petite cuillère de manière à récolter quelques grains de sucre encore (le plaisir, toujours le plaisir) quand j'ai éprouvé un frémissement dans mon sexe qui a commencé de prendre quelque importance. J'ai senti

passer dans mon ventre, fugace et violent, comme un vertige d'angoisse, un spasme de désir. Je regardais fixement cette créature de rêve aux seins bien ronds à peine recouverts d'un léger voile de dentelle si suggestif. J'étais comme hypnotisé par les aréoles brunes qui transparaissaient sous le tissu diaphane... J'aurais tant aimé passer de l'autre côté de cette feuille de papier, entrer dans ce monde à deux dimensions, malheureusement inaccessible, pour serrer dans mes bras ce corps qui m'affolait... J'éprouvais un mélange de désir et de dépit comme lorsqu'on croise une inconnue pour laquelle on vient d'éprouver une très forte attirance et qu'on sait qu'on ne reverra jamais plus. Une idée déjà se formait dans mon esprit enfiévré, presque à mon insu, une idée dont je me défendais déjà, dont j'avais déjà honte. Non, tout de même pas... Non... Pas ce truc d'adolescent, pas avec ce minable supplément au catalogue des Trois Suisses. Pourtant, mon sexe dressé qui tendait maintenant très fort le tissu de mon slip et celui, plus épais de mon pantalon, tenait un autre langage, attirait ma main avec une force de conviction incroyable. Je reposai ma tasse sur la table et j'appuyai

très fort sur mon sexe. Il était bien loin de capituler : il serait le Maître; j'en étais déjà certain. A quoi bon résister plus longtemps ? Il s'était toujours joué de moi avec une rare insolence, pulvérisant en quelques secondes des montagnes de résolutions vertueuses. Il fallait le contenter, l'apaiser et la terrible angoisse disparaîtrait. Il y aurait un moment agréable. Un moment de tension dénouée... Oh, très bref, très fugace. Et puis le remords, la honte... Je le savais déjà mais c'était le prix à payer, le sacrifice... Un coup d'œil à ma montre me convainquit qu'il fallait faire vite. J'allai m'enfermer dans les W.C avec le catalogue et...

*

J'avais si vite possédé la créature de rêve, et le liquide chaud avait mouillé ma main et le catalogue, si brutalement... J'étais haletant. J'entendis la porte d'entrée de la maison s'ouvrir et je reconnus mon épouse à sa façon de poser son cartable près du porte-manteau.

— Ouh, ouh, tu es là ?

« *Merde ! Elle est déjà là !* » pensai-je, en me disant qu'il allait falloir que je pense à essuyer les gouttes de sperme qui constellaient le carrelage. Que je reprenne mon souffle, que j'adopte une voix normale, détachée, pour répondre :

— Oui, mon amour, je suis aux toilettes...

— Les enfants ne sont pas encore rentrés ?

— Ben non...

Lorsque je suis sorti des toilettes, le poste de télé était déjà allumé et Sandra, mon épouse, confortablement installée devant l'écran. Quelques banalités échangées, toujours les mêmes ; oui, ma journée avait été bonne, enfin pas plus mauvaise que celle d'hier, oui, moi aussi j'étais crevé, ça devait être la fin de l'hiver... J'avais l'impression de sentir le sperme à des lieues à la ronde, je me sentais anéanti...

— C'est vrai que t'as l'air crevé... Ah, au fait, je t'ai pas dit, j'ai invité les Dumont pour dimanche...

— D'accord...répondis-je en pensant « *oh, non, pas eux, y font chier ceux-là !* »

*

Ce soir-là, je suis resté longtemps devant la télé. Ma moitié était montée se coucher après le film pour une fois. Moi, j'avais enchaîné sur une émission où des gens venaient déballer leur vie intime devant un animateur attentif, compréhensif et plein de compassion et puis, vers une heure, je m'étais emparé de la télécommande et j'avais zappé à qui mieux mieux, parcourant toute la gamme des chaînes, de la première à la trois cent cinquantième (c'était une thaïlandaise, mais toujours fort décevante), en montant, en descendant, et puis au troisième essai, j'étais tombé sur un film de cul, un qui avait l'air bandant. Y'avait une fille avec des seins énormes. J'ai toujours eu un faible pour les fortes poitrines. Quand elle a enlevé son soutien-gorge de dentelle noire et a libéré ses deux seins somptueux, j'ai senti de nouveau mon sexe vivre. Y'avait au moins une partie de moi qui était toujours vivante. J'ai déboutonné mon pantalon pour pouvoir mieux glisser ma main dans mon slip. Il était dressé et dur, la maison était calme, tout le monde dormait, j'entendais même mon épouse ronfler.

J'ai mouillé la paume de ma main avec un peu de salive...

*

Le lendemain, au boulot, j'étais pas frais, c'est le moins qu'on puisse dire, mais cela faisait si longtemps que je me sentais dans un état de léthargie chronique que je n'avais pas l'impression de vivre un grand changement. Devant un dossier dans lequel je n'avais strictement aucune envie d'entrer, je repensais rêveusement à mon trajet du matin pour venir. Le petit bout en voiture pour aller de la maison à la gare, la place, toujours la même sur le parking, le train, le métro, les rues de Paris, dans le petit matin, avec un jour qui semble hésiter à se lever ; et des affiches, des affiches partout : sur les façades, les palissades, les frontons, dans les couloirs du métro, des panneaux de quatre mètres sur trois, des affiches sur les abribus, et même sur les bus. Et sur toutes ces affiches, ou presque toutes, des créatures de rêve, des filles splendides, aux corps dorés, pulpeux,

tellement désirables. Partout, et à tout bout de champ, je me retrouvais nez à nez avec ces corps dénudés et bronzés, ces corps si beaux, si parfaits, aux longues cuisses fuselées, sans la moindre trace de cellulite, aux ventres plats, sans embonpoint, sans vergetures, aux seins ronds et généreux qui se tenaient pourtant parfaitement droit, ces corps à la peau de satin... Et puis, ces visages, tous ces visages, aussi, en gros plan, en très gros plan, radieux, rayonnant de bonheur, avec des dents d'une blancheur... Qu'ils étaient beaux et heureux ces géants à deux dimensions ! Qu'ils étaient beaux, sains, en pleine forme, éclatant de santé... C'en était presque incroyable : les couples avaient l'air si heureux, les familles si unies, les enfants si aimants. Derrière eux, l'herbe était si verte, la nature si belle, si dorée, la lumière si chatoyante... Ils n'étaient pas crevés comme nous, eux. Ils n'avaient pas les yeux cernés, pas la peau grise, pas l'air triste. Il faisait toujours chaud, toujours soleil sur les affiches, pas comme chez nous, dans la vraie vie. Sans cesse, le désir palpait sur nos murs ; dans les longs couloirs souterrains du métro, les couleurs éclataient. Et nous, pauvres petites créatures minables,

- Les belles images -

nous passions devant, ternes, gris, minuscules, engoncés dans nos pardessus tristes et sans éclat, comme des fourmis dérisoires. Et les Dieux en quadrichromie nous regardaient passer, nous regardaient nous affairer à nos tristes besognes avec leur sourire éclatant ou leur regard énigmatique...

*

A la fin de cette semaine-là, j'ai emmené mon plus jeune fils au Parc des Princes pour assister à un match du Paris Saint-Germain qui recevait Auxerre. Charlie, le plus jeune de mes enfants, était un véritable passionné. Il jouait lui même dans le club de foot du village et Sandra y tenait beaucoup : d'après elle, le sport était un excellent moyen de se socialiser, et devrait permettre à nos enfants d'acquérir un solide sens civique. Sans doute avait-elle raison, mais il m'arrivait tout de même parfois d'en douter lorsque j'assistais aux réactions des supporters du PSG (mon fils y compris) lorsque les attaquants du club adverse s'emparaient du ballon et je ne parle pas des fois

où l'arbitre leur accordait un coup franc ! Cela faisait partie des mystères de notre temps... Très vite, le spectacle sur le terrain m'a ennuyé. D'ailleurs, il ne se passait pas grand-chose. Mon regard était sans cesse attiré par les écrans géants qui se dressaient aux quatre coins du stade. J'avais encore passé trois heures dans les transports, comme les jours de boulot, pour finalement regarder le match à la télé ! Faut dire que sur le terrain les joueurs étaient tellement petits... Des fourmis, encore, qui s'agitaient misérablement. Tandis que sur l'écran géant, je voyais des gros plans, de la vraie vie quoi... C'était fascinant : les dieux du stade s'étaient réellement transcendés, leur âme s'était élevée, les deux dimensions de l'écran géant leur avaient rendu leur divinité !

*

En rentrant du stade, j'ai encore passé une bonne partie de la nuit devant la télé. Pourtant, Sandra m'avait attendu longtemps : elle pensait qu'on pourrait faire

l'amour, comme chaque semaine, après le polar de la première chaîne. Elle avait eu l'air un peu déçu. Elle m'avait juste dit avant de monter :

— T'es vraiment bizarre, en ce moment...

— J'suis crevé, j't'ai dit...

— Ben justement, si t'es crevé, monte te coucher ! D'habitude, tu veux toujours te coucher tôt et là, depuis quelques temps, y'a plus moyen de te faire monter te coucher. Mais faut voir aussi la tête que tu te trimballes ! Allez, tant pis, moi, j'y vais, au lit : de toutes façons, si je reste, tu me décoinceras pas deux mots, alors !

Et voilà, elle était fâchée. Toujours l'impression que je ne m'occupais pas assez d'elle. Mais qu'aurais-je bien pu faire pour elle ? Que pouvais-je lui donner que j'étais incapable de me donner ?

*

Elle avait raison. De plus en plus bizarre. Et les choses ne s'arrangeaient pas. Au boulot, on m'avait retiré

deux ou trois dossiers qui traînaient depuis trop longtemps et on me regardait avec une certaine condescendance. Je savais bien qu'ils voulaient me mettre à l'écart : de toutes façons, lorsque je m'en occupais sérieusement de leurs putains de dossiers, les conclusions ne leur plaisaient jamais vraiment. Tout compte fait, je crois bien que ça faisait leur affaire que je ne fiche strictement plus rien. Au fond, je mesurais vraiment à quel point je ne servais à rien. A rien du tout. Le néant, l'apparence, le vide. J'étais une petite fourmi, indiscernable de toutes les autres, à m'agiter d'une façon aussi dérisoire. Peu à peu, je n'ai plus même plus pris la peine de sauver les apparences : j'arrivais le matin au bureau, je sortais de mon cartable un magazine que j'avais acheté à la gare en venant, et je passais ma journée à rêvasser sur les photos, à admirer les top model, les paysages exotiques, les gens du spectacle, des paillettes, de la lumière. Ceux qui vivaient vraiment. Lorsque j'en avais marre d'être assis, je sortais prendre un café au troquet du coin. A ces occasions, lorsqu'il m'arrivait de croiser l'un des fantômes avec qui je travaillais, je sentais bien qu'ils étaient à deux doigts de

me faire une remarque, mais, au dernier moment, ils n'osaient pas. Les mots leur brûlaient les lèvres mais ils ne sortaient pas. Enfin, je me souviens m'être fait la remarque les premiers temps de cette période, parce qu'ensuite, très vite, je n'ai plus du tout fait attention à eux. Mes semblables faits de chair et d'os comme moi ne m'intéressaient plus au point que je finissais carrément par ne plus les voir. Ils étaient trop petits, trop moches, trop imparfaits, trop sérieux, trop ennuyeux. Ils n'avaient aucun relief. A moins d'être très proche d'eux, jamais on ne distinguait aussi nettement que sur les affiches ou les gros plans dans les films les expressions de leur visage. Mais le fait de m'approcher d'eux ne me disait plus rien du tout. Les rares fois où cela m'était arrivé, je n'en avais tiré que des déconvenues. Tenez, par exemple, une des premières fois où je m'étais échappé du boulot en milieu de matinée et que j'étais allé au troquet, j'avais vu à une table voisine une fille que j'avais trouvée plutôt jolie, et je m'étais mis à la regarder fixement. Son visage, je le trouvais beau. Il me rappelait celui d'une actrice que j'aimais particulièrement. Lorsque, au bout d'un petit moment, son regard avait croisé le mien, elle avait eu

une réaction très agressive :

— Mais qu'est-ce qu'il a ce pauvre type ? Mais tu me prends pour qui ? Non, mais, c'est pas possible les mecs ! On t'a jamais dit que c'était pas poli de regarder les gens comme ça ?

Et elle était partie, furieuse. Je ne lui avais rien fait de mal, pourtant. J'avais même trouvé qu'elle avait un très joli grain de peau... C'est vraiment gênant ce genre de situation. Sur mes magazines, je pouvais regarder autant que je voulais, je pouvais longuement observer jusqu'au moment où il arrive que l'on puisse recueillir de petits éclats de vérité, sans que ça gêne quiconque. Et puis, dans la vraie vie, les gens qu'on approche, ils sentent la sueur, le tabac froid, l'ail ou le café au lait, des odeurs de vie qui finissaient par m'écoeurer totalement.

*

Chez moi, la situation était devenue très tendue. Quasiment plus personne ne m'adressait la parole. Sandra m'avait viré de la chambre conjugale : je dormais

maintenant dans le canapé du salon, face à la télé qui était allumée quasiment toute la nuit. Lorsque je finissais par m'endormir, abruti de fatigue et de tout le reste, elle continuait à scintiller dans l'obscurité. Oh, je ne crois pas que ça pouvait gêner les autres puisque j'avais coupé le son. Aux environs de minuit, chaque soir, j'avais pris l'habitude de couper le son et je ne regardais ensuite plus que les images. Quand même, d'une certaine façon, je pensais aux autres ; et puis, de toutes manières, les histoires qu'il y avait autour ne m'intéressaient pas du tout. Des histoires débiles, pour la plupart, des histoires de petites fourmis. Les gosses m'évitaient soigneusement. Moi aussi. Il arrivait que je rentre dans une pièce et que les conversations entre eux et leur mère s'arrêtent brutalement. Sandra s'enfermait souvent dans sa chambre et passait des heures à pleurer. Je ne peux pas dire que ça me laissait indifférent, non ; ça me faisait même beaucoup de peine mais qu'y pouvais-je ?

*

Un jour, un samedi matin, le médecin de famille est venu, il a longuement parlé avec Sandra dans la cuisine. Moi, j'étais dans le salon, devant la télé que je n'avais pas éteinte depuis la veille au soir. Je m'étais juste assoupi de temps en temps, mais sans vraiment perdre le contact avec les images qui finissaient par se mêler à mes rêves. Puis, le docteur Desjardin est venu me voir dans le salon, avec Sandra à sa suite, les yeux rouges. Il m'a posé des tas de questions auxquelles j'ai répondu très laconiquement. Il voulait à tout prix me faire admettre que j'étais malade mais qu'il pouvait m'aider. Je lui ai dit que je n'avais absolument pas l'impression de souffrir de quoi que ce soit, que ma santé ne m'occasionnait aucun souci et que je n'avais besoin de personne pour m'aider puisque ça allait très bien. Alors Sandra s'est remise à pleurer et d'une voix hachée par les sanglots, elle a dit :

— Vous voyez bien, docteur, il ne veut rien entendre !

Je ne me souviens plus très bien de la suite de l'entretien, si ce n'est qu'il avait rapidement tourné au dialogue de sourd. L'autre qui voulait absolument me convaincre de prendre son traitement qui allait me tirer d'affaire en un

rien de temps, Sandra qui pleurait et moi, très calme, qui me désintéressais de plus en plus de la situation. De temps en temps, je jetais un coup d'œil en coin vers l'écran de la télé. Sandra, à un moment donné s'en est aperçu ; en me fusillant du regard, elle a attrapé rageusement la télécommande et a éteint le poste. Comme je voulais qu'il s'en aille le plus vite possible, j'ai fini par dire au toubib que j'acceptais de prendre ses trucs, même si je ne voyais pas très bien l'intérêt. Il m'a dit que je devenais raisonnable. Tout ce qui m'importait alors, c'était qu'il débarrasse le plancher.

*

Les jours qui avaient suivi, Sandra s'était beaucoup occupé de moi : elle veillait au grain. Chaque matin désormais elle se levait avant moi, préparait un bon petit déjeuner et me faisait prendre la petite pilule blanche du docteur Desjardin. Pour sûr, les pilules m'ont fait de l'effet, mais peut-être pas tout à fait celui escompté. J'ai ressenti une terrible chape de fatigue s'abattre sur moi.

Au bout de trois jours de traitement, je me suis senti incapable de me lever comme d'habitude pour aller au bureau. Le docteur Desjardin est revenu, m'a prescrit un arrêt de travail et m'a dit qu'il fallait que je sois patient. J'ai commencé à dormir toute la journée, sur le canapé du salon, devant la télé. Les premiers jours, Sandra a été compréhensive. Et puis, très vite, ça s'est gâté. C'était elle qui perdait patience.

— Bon Dieu, mais combien de temps tu vas rester ainsi ? Tu crois que c'est un spectacle pour les gosses ? Remue-toi, merde, je vais craquer, moi aussi, si tu continues ! Et ça pue ici, en plus, va falloir aérer !

Bref, c'était encore pire que lorsque je me rendais au travail. Heureusement, en semaine, tout le monde quittait la maison dans la journée et j'avais quelques heures de répit où je pouvais être tranquille. Mais il fallait voir les regards qu'elle me lançait lorsqu'elle rentrait du boulot et me retrouvait le soir sur le canapé, quasiment dans la même position que le matin au moment où elle m'avait laissé pour partir... Le pire, c'était le week-end... Un samedi en fin d'après-midi, il a bien fallu que je me décide à secouer la terrible fatigue qui me clouait sur le

canapé parce que j'avais vraiment la sensation de devenir l'objet de répulsion de toute la famille. J'avais le sentiment que mes jambes ne me portaient plus du tout, que mon équilibre était désormais précaire lorsque j'essayais de faire trois pas. Je me suis habillé et je suis sorti, remettant le nez dehors comme après une longue maladie. On était arrivé au mois de juin. Il faisait une chaleur étouffante et j'étais ébloui par le soleil qui me semblait aussi implacable que si je m'étais retrouvé dans la vallée de la mort en plein midi. Je ne sais pourquoi, la force de l'habitude sans doute, j'ai pris la voiture, enfilé des rues au hasard et je me suis retrouvé devant la gare. Heureusement qu'il n'y avait pas très long comme trajet depuis chez moi parce que j'avais beaucoup de mal à rouler en restant à droite. Je n'étais pas dans mon assiette du tout et franchement pas en état de conduire... Le parking était désert. Mais je me suis tout de même garé à ma place habituelle. Je suis allé m'affaler sur un des bancs en plastique sur le quai A, direction Paris, ma direction habituelle. Les trains étaient plutôt rares le samedi et j'ai attendu longtemps, mais sans vraiment m'en rendre compte. Je somnolais. A peine avais-je

retrouvé le genre de position que j'avais à la maison sur le canapé du salon que j'avais replongé, repiqué du nez. Ici, il n'y avait pas de télé en face de moi, mais je n'en avais même plus besoin. Des images incohérentes défilaient dans ma tête. C'est le fracas du train entrant en gare qui m'a sorti un moment de ma torpeur. Je me suis levé du banc comme un somnambule et me suis engouffré dans un wagon. Je me suis vite rassis, en titubant, comme un homme ivre.

— Monsieur, il faut descendre du train ! c'est le terminus, vous êtes à Paris-Montparnasse, descendez s'il vous plaît... Aucun voyageur ne doit rester dans le convoi...

J'ai éprouvé d'énormes difficultés à émerger. Le contrôleur qui me tapait sur l'épaule avait le visage rougeaud et une haleine terriblement désagréable. J'ai pensé que la mienne devait être horrible également... Je me suis levé avec peine...

— Vous n'êtes pas malade au moins ?

— Non, non, je vous remercie, ça va très bien, je dormais, c'est tout...

J'ai évité de me retourner lorsque je suis descendu du train et que j'ai marché le long du quai. Il devait m'observer en se disant :

« *Ouh, celui-là, il a l'air d'en tenir une carabinée !* »

J'ai réussi à marcher d'une traite jusqu'à la sortie de la gare ; mais je suis arrivé à l'air libre épuisé. Et dire qu'il n'y avait pas si longtemps je faisais ça tous les matins sans m'en rendre compte ! A peine avais-je franchi les portes vitrées que j'avais eu la sensation de me retrouver dans un four. La chaleur m'accablait. Jamais je n'avais eu une sensation aussi désagréable : au contraire, habituellement, j'adorais le soleil, les beaux jours, les températures élevées et j'attendais plutôt l'été avec impatience. Mais là, c'était intolérable. Mon thermostat intérieur, mon régulateur interne, enfin, je ne sais trop quoi, mais ce genre de chose — si du moins ça existait — devait être salement dérégulé. J'essuyai mon front du revers de la main : il était trempé. De grosses gouttes de sueur roulaient dans mon cou. Il fallait que je me repose à tout prix. J'avisai un petit coin de pelouse ombragé par un maigre arbuste et j'allai m'y étendre. Si Sandra était là, elle m'aurait dit à coup sûr :

— Ah, c'est pas vrai, tu me fais honte, on dirait vraiment un clodo !

J'ai dormi un peu. Lorsque j'ai repris mes esprits, je me sentais mieux. Enfin, tout au moins, j'avais eu la sensation d'être un peu mieux avant d'essayer de me redresser parce qu'ensuite, je me suis dit que le mieux était tout relatif. Si seulement j'avais pu avoir des lunettes de soleil ! J'étais tellement ébloui que j'en avais les larmes aux yeux et que j'avais un mal fou à les garder ouverts. Certains passants me regardaient de travers, mais, il faut bien le reconnaître, la plupart ne prêtaient pas attention à moi. Je suis resté assis encore un bon moment, puis je me suis levé. Trop vite sans doute, car ma tête s'est mise à tourner très fort. Non, quand même, tout compte fait, je me sentais vraiment mieux. Je pouvais maintenant me remettre à marcher. Au hasard des rues. Je n'avais bien entendu pas le début du commencement d'une idée de destination. Pas le moindre projet, ni le moindre but. D'ailleurs je connaissais très mal ce quartier de Montparnasse, prenant habituellement la correspondance souterraine avec les couloirs du métro.

*

A un moment donné, j'étais dans une rue très large, la rue de Rennes peut-être, je me suis retrouvé nez à nez avec un abribus dont la cloison latérale vitrée s'ornait d'une affiche éclatante de couleur, éclatante de vie. Sur cette affiche triomphait une poitrine somptueuse, ronde, pulpeuse, gorgée de sève et de désir. La dentelle du soutien-gorge rouge sang laissait largement entrevoir les aréoles brunes, les mamelons dressés de deux seins fantastiques. Je m'arrêtai net, hypnotisé. Je me souviens avoir eu la sensation d'une énorme boule dans la gorge, une angoisse affreuse l'espace d'un instant et puis, aussitôt après, une vague de désir me submergeant, un spasme et une chaleur terrible dans le ventre, une raideur brutale et insupportable dans le sexe. Je ne savais plus où j'étais. Plus du tout. Plus rien n'existait hormis cette paire de seins monumentale, formidable. J'avancai doucement ma main vers leurs rondeurs harmonieuses et me mis à caresser leur peau satinée. Ma main paraissait

toute petite à côté d'eux. J'avais bizarrement l'impression de sentir leur chaleur au delà de la vitre. J'obéis alors à une pulsion primitive, fondamentale, incontournable. Je me déboutonnai, abaissai mon pantalon, mon slip et me mis à frotter mon sexe turgescent sur la vitre. J'ai à peine entrevu les visages des passants interloqués qui se trouvaient sur ma gauche. Mais ces misérables fourmis toutes grises ne comptaient plus du tout pour moi et, à ce moment-là, encore moins. Comme ce genre de détail qui s'inscrit fugitivement dans notre champ de vision quand on conduit et qu'on enregistre machinalement mais qui ne reste qu'une infime fraction de seconde dans la conscience, parce qu'il ne représente aucun intérêt pour nous, j'ai vu une femme sortir son téléphone portable et parler tout en regardant avec insistance dans ma direction. Tout à ma jouissance, je ne m'en suis pas occupé. D'ailleurs ces ombres sans consistance passaient leur vie à babiller d'insipides discours dans ces petites boîtes noires. Le sperme a giclé sur le verre. A ce moment-là, la vitre froide est devenue brûlante et visqueuse. J'étais essoufflé, abasourdi...

*

Je n'avais pas eu le temps de me rhabiller qu'une main ferme s'abattait sur mon épaule. Ce contact avait quelque chose de choquant, d'indécent. Qui pouvait donc se permettre une telle familiarité ?

Je me suis retrouvé dans un car grillagé, sale et inconfortable. Sur la banquette étroite et dure, lacérée de coup de cutter, y'avait deux clochards qui exhalaient des remugles pestilentiels. J'essayai de me tasser dans l'encoignure du fourgon et à chaque cahot de la route mon épaule cognait la paroi en tôle dans un choc sourd. Je sentais mon odeur de sperme encore frais se mêler aux relents de vin aigre et de vomi qui émanait d'eux. Triste vie... Tout n'était décidément ici-bas que boue, laideur, saleté, vieillesse, pourriture, tristesse et dégueulis... J'essayai désespérément de retrouver mentalement l'image de la déesse de l'abribus, mais en vain. On m'a fait subir une longue, une très longue série d'humiliations sur lesquelles je ne n'appesantirai pas. Au

bout d'un nombre incalculable d'étapes toutes plus pénibles les unes que les autres et après d'interminables heures d'errance, de transferts, d'attente dans des commissariats de quartier, de cellules de dégrisement en quartiers d'isolement et autres lieux de purgatoire, je me suis retrouvé face à un petit homme chauve, en blouse blanche, dans ce qui semblait être un hôpital.

Je me souviendrai toujours des deux premières questions qu'il m'avait posées lors de cette première entrevue :

— Avez-vous conscience de l'acte que vous avez commis ? Comprenez-vous que ce genre de comportement est interdit par la société ?

J'ai adopté une attitude butée, catégorique. Pour qui se prenaient-ils ? Ces pauvres fourmis se croyaient-elles donc tout permis ? Pourquoi m'avoir arraché à ma Déesse en plein acte d'amour ? Elle m'avait invité, elle m'avait élu. Elle avait consenti. Elle. Dans toute Sa splendeur, dans toute Sa grandeur, dans toute Sa magnificence ! Pour qui se prenaient-ils ces petits soldats, ces petits ouvriers industriels ? Que valaient leurs misérables règlements, leurs lamentables lois,

minables et tristes, face à la langue des Dieux ?

*

Il n'a pas insisté longtemps. Ils m'ont enfermé dans une chambre blanche. Sans poste de télévision. Sans ordinateur. Sur les murs nus, immaculés, il n'y avait pas une image, pas une photo. Rien ; le vide, le néant... Bien sûr, j'ai réclamé mes revues préférées, mais, suprême ignominie, ils ont eu le front de me les refuser ! J'ai passé des jours, des semaines, des mois peut-être sans voir la moindre image. Ils devaient me rééduquer paraît-il. C'était le petit bonhomme chauve qui m'avait dit cela lors de notre deuxième entrevue, en guise de préambule.

— Pourquoi vous désintéressez-vous à ce point du monde réel ?

— Je ne comprends pas pourquoi vous me posez cette question...

— Vous ne semblez vivre que dans un monde d'images... Et pourtant vous avez une famille, une femme et des enfants qui vous aiment, un travail,

beaucoup de choses qui devraient vous renvoyer au monde réel. Avez-vous oublié ?

— Le monde réel...

— Oui, qu'est-ce que cela vous suggère ?

— De la tristesse, de la laideur... Pas de couleurs... Pas de vie...

— Et pourtant, ce sont les images qui sont sans vie, n'est-ce pas ? Ce sont elles qui sont plates, sans relief, seulement en deux dimensions, ne trouvez-vous pas ?

— Oh, non, pas du tout, vous ne pouvez pas dire ça ! Elles sont bien plus belles ! Elles existent tellement plus ! Elles sont tellement pleines de désir, de joie, de beauté, de perfection ! La vraie vie ne leur arrive pas à la cheville...

*

N'ayant plus rien à regarder, je passais mes journées à dormir. Je n'avais plus les pilules blanches que me donnait Sandra lorsque j'étais encore à la maison

mais j'en avais d'autres... des jaunes, des rouges, et une perfusion chaque soir, pendant une heure, juste avant le repas. Ou du moins ce qu'ils osaient appeler repas. Sandra est venue me voir une fois, au début. Sans les enfants. Eux, je ne les ai jamais vus durant tout mon séjour. Sûr que c'était pas bon pour eux de voir leur père dans cette maison. J'ai appris ensuite que Sandra avait demandé le divorce et qu'elle avait toutes les chances de l'obtenir. Normal. On ne restait pas avec un malade mental. Trop contagieux la maladie mentale....

*

Je voyais le petit homme chauve environ deux fois par semaine. Il semblait satisfait de mes progrès. Il lui arrivait même parfois de me dire des choses qui n'étaient pas totalement stupides. Certaines remarques de sa part avaient même réussi à éveiller les prémisses d'une véritable réflexion en moi. Peut-être le début d'un éveil, d'une nouvelle façon de se sentir exister. Et puis, on m'a fait pratiquer ce qu'ils appelaient « *l'ergothérapie* ».

Très vite, c'est l'atelier poterie qui m'a le plus intéressé. Moi qui avais toujours eu tellement peur de me salir les mains, j'adorais plonger les mains dans la barbotine, lisser la terre mouillée, modeler, donner des formes. Je découvrais de nouvelles sensations. Quand je faisais part au toubib de mes découvertes, il me disait que je renouais avec la matérialité. Et que j'étais sur la bonne voie...

*

Un jour, il m'a dit que j'étais guéri. Je n'en avais pas cru un mot sur l'instant mais, avec un peu de recul, il est vrai que j' avais changé très notablement durant ces quelques mois, que je n'étais plus le même type que celui qui était entré dans cette clinique en ce début du mois de juin de l'une des dernières années du vingtième siècle. Guéri, oh, c'est sûr que c'était un bien grand mot...

Aujourd'hui, je vis dans une vieille bicoque qui a échappé par miracle à la démolition, mais les grues sont proches. Le quartier est en pleine transformation, les promoteurs aux aguets ; on n'est pas loin de Paris et tout autour de nous, les vieux bâtiments de brique sont rasés pour laisser la place à de grands immeubles de verre et d'acier. Tout à côté de chez moi, il y a une rue pavillonnaire avec de petites maisons bien pimpantes et des petites pelouses bien vertes et bien tondues, comme sur les pub pour les jardinerie. Les types, quand ils sortent dans leurs jardins, qu'ils allument leur barbecue les soirs de juin, ils doivent se sentir bien petits, bien minuscules, dans leur domaine lilliputien face aux buildings qui grimpent vers le ciel...

*

Je vis seul depuis que je suis sorti de la clinique. Sandra a obtenu le divorce et la garde des enfants, comme il fallait s'y attendre. Ils auraient pu venir me

voir s'ils en avaient eu envie mais je n'avais aucunement l'intention de les contraindre. Aussi, je ne les ai quasiment jamais vus. Oh, ce n'est pas si mal qu'il n'y ait plus rien pour me rappeler mon existence d'avant. Je sais que j'ai la réputation, dans mon ancienne famille, d'un type dont il vaut mieux se tenir à distance. Pourquoi chercher à les convaincre du contraire ? Je ne pense pas que cela servirait à grand chose de toutes façons. Je me serais dépensé en pure perte : leur opinion est faite.

Je ne quitte guère mon atelier. Juste le soir, pour aller me préparer ma soupe... Après le dîner, je m'occupe du petit jardin qui sépare la maison de l'atelier ; j'y fais pousser quelques légumes. Juste ce dont j'ai besoin : tomates, courgettes, carottes, poireaux...

*

Mon atelier, c'est un ancien hangar à structure métallique et au toit en verrière. Quelques carreaux sont cassés d'ailleurs, il faudra que je songe un jour à les remplacer. Y'a des bassines dessous pour les jours où il

pleut. Ces sales gosses qui jettent des pierres... L'autre jour, j'en ai pris trois sur le fait et je leur ai flanqué une bonne trouille : je crois pas qu'ils recommenceront de sitôt. Faudrait que leurs parents s'occupent un peu d'eux, mais ils n'ont pas le temps, entre le boulot, la télé et les week-end : je sais ce que c'est, j'ai bien connu et, tout ça, c'est pas vraiment de leur faute... Ils sont dépassés les pauvres : je l'étais aussi. On est tous dépassés...

Je passe toutes mes journées à façonner de la terre glaise. Dans l'argile verte, je modèle des bustes de femmes : j'en ai fait des centaines, de toutes les tailles, et ils sont tous différents : certains ont de petits seins menus, bien dressés, plein d'arrogance ; d'autres sont flanqués d'une poitrine lourde, aux seins un peu affaissés, épanouis, presque trop mûrs, mais tellement attirants, tellement troublants par le contraste qu'ils offrent avec la gracilité de la taille... D'autres encore ont des seins très ronds, comme des oranges, comme des soleils, comme des melons ou des pastèques même, très généreux, et on a envie d'y reposer la tête tant ils semblent accueillants, confortables... Il y a des seins en forme de poire, d'autres comme des pains de sucre.

Certains encore sont presque plats, pratiquement sans relief mais le téton pointé avec fierté est si excitant, si détaché, comme une framboise gorgée de jus rouge et sucré... Je les aime tous... Je caresse longuement leurs courbes harmonieuses, cherchant l'inspiration pour une nouvelle forme, une autre création...

*

Je ne vends jamais grand chose. Faut dire que je ne fais pas grand chose non plus pour me faire connaître. Je ne sors quasiment jamais. Mais je n'ai pas non plus de gros besoins : je ne dépense pratiquement rien. Les quelques pièces qui sortent de mon porte-monnaie servent à payer des produits de première nécessité, comme du sel, du sucre, de l'huile, de la farine... Je ne possède plus de chéquier ni de carte bleue, ni rien comme moyen de paiement virtuel. Je n'achète plus jamais de vêtements. J'ai toujours sur moi ma vieille blouse maculée de terre, mon velours à grosses côtes. Je n'ai plus ni télé, ni radio, ni chaîne hi-fi, ni

magnétoscope, ni lecteur DVD, ni voiture, ni rien de ce qui pourrait m'inciter à dépenser de l'argent. Je n'achète plus jamais le moindre journal, la moindre revue. Je sors à peine, juste le strict minimum. Je suis un vieil ours, solitaire, en dehors et bien loin, très, très loin des préoccupations de tout un chacun. Les rares voisins qui ont essayé d'engager la conversation avec moi ont renoncé bien vite : je ne sais plus quoi répondre lorsqu'on m'adresse la parole ; je ne suis plus au courant des affaires de ce monde. Plus rien de tout cela ne m'intéresse. L'autre jour, en allant chercher un truc à bouffer , sur le coup de six heures du soir, par là, j'ai croisé un des types qui habitent la rue aux petits pavillons. D'habitude, ils m'ignorent lorsqu'ils me croisent. Mais, ce soir-là, ce type s'est dirigé vers moi. Très en colère, il a crié :

— Vous avez foutu la frousse à mes gamins, l'autre jour. Depuis, ils n'osent plus aller jouer dehors ! Je vous interdis de les approcher, vous m'entendez ? Que ce soit bien clair ! Vous êtes vraiment répugnant ! Y'a des gens bien dans ce quartier, des gens honnêtes qui travaillent, qui ont des enfants à élever. Ne les approchez plus,

d'accord ? De toutes manières, vous inquiétez pas, votre ruine, elle en a plus pour longtemps ! On vous fera expulser, va, et les bulldozers, ils auront vite fait de foutre toute cette merde par terre... Vous croyez pas quand même qu'on va se laisser faire sans rien dire ? Faudrait peut-être vous préoccuper un peu plus de votre image ! Non, mais, vous vous rendez compte de l'image que vous donnez à nos enfants ? Des types comme vous, y'a pas d'autre solution, faut les enfermer! Bon Dieu, mais rendez-vous un peu compte de l'image pitoyable que vous leur offrez ! Quelle image vont-ils avoir de notre société ? Quelle image vont-ils avoir des adultes ?

J'ai passé mon chemin sans répondre.

*